

ALFRED LACROIX

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

FIGURES DE SAVANTS

TOME IV.

L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET L'ÉTUDE DE LA FRANCE D'OUTRE-MER
DE LA FIN DU XVII^e SIÈCLE AU DÉBUT DU XIX^e



PARIS

GAUTHIER-VILLARS, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

LIBRAIRE DU BUREAU DES LONGITUDES, DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE
55, Quai des Grands-Augustins, 55

1938

MICHEL ADANSON

(1727-1806)

La singulière et puissante personnalité de Michel Adanson et l'importance de ses travaux ont appelé déjà l'attention de tant de biographes, parmi lesquels il faut citer Le Joyand, G. Cuvier, et, plus récemment, M. Auguste Chevalier, qu'il me sera permis d'insister plus sur son séjour et ses recherches en Afrique que sur le reste de sa vie et de son œuvre.

D'origine écossaise, les ancêtres de Michel Adanson, né le 7 avril 1727, à Aix-en-Provence, s'étaient établis en France, lors de l'exil du Roi Jacques II. Son père, Léger Adanson, était maître de chapelle de Charles-Gaspard de Vintimille, archevêque d'Aix, puis de Paris. Sous les auspices de celui-ci, Michel reçut une éducation religieuse au Collège du Plessis et, dès 1735, c'est-à-dire à l'âge de 8 ans, fut pourvu d'un petit canonicat permettant de subvenir à sa pension. Il fit d'excellentes études, aussi bien littéraires que scientifiques, mais une vocation nettement arrêtée le conduisit rapidement à abandonner la théologie. Renonçant à sa prébende (1745), encouragé d'ailleurs par le cadeau d'un microscope que lui avait fait John Turberville Needham ⁽¹⁾, à la suite d'un brillant examen public auquel le savant anglais avait assisté, doué d'une puissance de travail exceptionnelle, il se

⁽¹⁾ Né à Londres en 1713 et mort à Bruxelles en 1781, Needham était Correspondant de Buffon.

lança à corps perdu dans l'étude des sciences, suivant avec passion les cours du Collège royal et du Jardin du Roi, où il trouva en Antoine et surtout en Bernard de Jussieu des maîtres s'intéressant à sa personne, lui servant de guides dans les herbiers et les herborisations. Il fréquentait aussi les riches collections de Réaumur et l'observatoire de Pierre-Charles Le Monnier.

Mais l'indépendance de son caractère, une très haute idée de sa valeur personnelle, un profond mépris de l'opinion publique, une volonté tenace d'arriver vite et haut n'étaient guère compatibles avec une carrière normale. Aussi décide-t-il de voyager au loin, dans l'espoir d'y faire des découvertes sensationnelles en histoire naturelle. Le Sénégal lui paraît la terre la plus difficile à explorer, la plus dangereuse, la plus malsaine et, par suite, la plus négligée par les naturalistes, c'est donc sur cette contrée qu'il jette son dévolu.

Son père connaît Robert David, l'un des directeurs de la Compagnie de l'Occident et des Indes ⁽¹⁾, dont le fils Pierre-Barthélémy, après avoir été représentant de la Compagnie au Sénégal, avait remplacé La Bourdonnais aux Mascareignes (1746). Il sollicite de lui une place pour Michel et, Bernard de Jussieu aidant, pour ses débuts celui-ci obtient une petite situation de commis dans la colonie dont les affaires étaient alors peu brillantes.

Dix lettres inédites, écrites à Bernard de Jussieu ou collectivement à celui-ci et à son frère, du 17 février 1749 au 20 février 1752, permettent de le suivre pendant le long séjour qu'il va faire en Afrique; elles fournissent sur son caractère des traits que l'on ne trouve pas dans la relation qu'il a publiée de son voyage.

(1) Cette Compagnie avait été fondée par Law en 1715. David avait acheté en 1719, à la Compagnie Mustellier, le privilège d'exploiter le Sénégal.

Dès son arrivée sur le bord de la mer, à Lorient, il se met au travail et on le voit, armé du petit nombre de livres qu'il va emporter au loin, chercher à déterminer plantes et animaux rencontrés et proclamer sans hésiter la découverte de genres et d'espèces nouvelles, dès qu'un objet ne répond pas exactement aux descriptions de Linné.

Dans une lettre écrite au moment où le navire va lever l'ancre (31 mars 1746), s'étale le naïf aveu d'une ambition fort précoce chez ce jeune homme de 22 ans qui n'a, jusqu'alors, manifesté que des intentions et des désirs.

« Je compte que toutes ces recommandations me procureront beaucoup de facilités pour les découvertes qui m'attirent dans ce pays, car, comme vous ne l'ignorez pas, j'ai d'autres vues que sur les emplois de la Compagnie des Indes : vous savez que l'illustre Académie, dont vous et M. votre frère êtes les membres, a toujours eu des attraits pour moi, et que c'est dans la vue d'y entrer un jour que je travaille à l'étude de l'histoire naturelle, qui occupera la plus grande partie de mon temps, quoique je ne prétende pas manquer à mon devoir à l'égard de la Compagnie, je tâcherai de m'en acquitter exactement et de la remplir avec honneur. »

Il arrive au Sénégal, sur le *Chevalier-Marin*, commandé par d'Après de Manneville (1), et, dès le 15 août 1749, il adresse une longue lettre à ses protecteurs. Il a reçu de son chef, d'Estoupan de la Brue, neveu de Pierre David, un accueil favorable; il est dispensé du travail de bureau, qui devait être celui de son emploi; on met à sa disposition un canot, des cases en pisé, où il pourra s'installer et travailler. Il est chargé du jardin servant à l'alimentation de la colonie et il fera bientôt un jardin d'essai, où seront semées les graines des végétaux recueillis par lui, afin d'en compléter l'étude.

(1) Cf. t. III, page 167.

Il projette aussi d'y planter des arbres fruitiers et des légumes que, sans se lasser, il demandera en France, avec l'espoir de les acclimater dans ce pays, où il va rester plus de quatre années.

Mais tout d'abord, quelques mots sur ce qu'étaient en ce temps les établissements français du Sénégal. Leur centre administratif se trouvait sur la côte, dans l'île du Sénégal, à l'emplacement de l'actuel Saint-Louis. Le fleuve, que l'on appelait alors le Niger en le confondant avec celui-ci, n'avait été remonté que sur un petit nombre de centaines de kilomètres jusqu'au pays de Galam.

Quelques comptoirs seulement, dont le principal était Podor, existaient sur le bord du fleuve et leur périmètre ne s'étendait qu'à peu de kilomètres autour des factoreries. Partout ailleurs, c'était la brousse épaisse ou la forêt, mal fréquentées par des nomades pillards, des fauves, des Éléphants. Dans le fleuve, abondaient Hippopotames et Lamantins; quant aux Crocodiles, ils fourmillaient.

En dehors des rives du fleuve, il existait, sur la côte, plusieurs établissements aux îles de la Madeleine; à Gorée; à la presqu'île du Cap-Vert; à Portudal, entre Rufisque et Joal; et, plus au sud, à Albréda, sur la Gambie.

Tel était le champ qu'allait exploiter Adanson. A peine débarqué, il se met à l'œuvre et se hâte de donner aux de Jussieu des renseignements sur son genre de vie, au milieu de compagnons, fonctionnaires ou employés, plus ou moins brutaux et débauchés, dont l'incompréhension vis-à-vis de la recherche scientifique est complète; il fréquente les indigènes Ouolofs, dont il étudie les mœurs, dont il apprend la langue; il semble avoir bien

compris leur psychologie, il leur témoigne de la sympathie, mais il ne souffle mot de la traite des Noirs ⁽¹⁾, l'un des grands profits de la Compagnie.

C'est surtout dans l'île du Sénégal qu'a résidé Adanson, mais à diverses reprises, il a visité plus ou moins longuement les régions et les points qui viennent d'être cités. Pendant tout son séjour en Afrique, il a herborisé et chassé sans répit, au milieu des pires difficultés et sous un climat des plus durs qui, plus d'une fois, éprouva gravement sa santé, mais il est courageux et il ne s'attarde pas à de telles misères.

Il n'a herborisé et chassé qu'autour des comptoirs, où il pouvait le faire sans grand danger. Toutefois, comme cette région n'avait jamais été explorée, au point de vue de l'histoire naturelle, tout ce qu'il a vu était nouveau et il l'a bien vu, ainsi qu'en témoigne M. Auguste Chevalier, qui y a retrouvé toutes les plantes signalées par lui et contenues dans son herbier, précieusement conservé au Muséum.

Les descriptions, géographiques et autres, données par le voyageur, qui ne manquait pas de faire des relevés topographiques le long de ses itinéraires, elles aussi sont exactes, sous la réserve, bien entendu, de l'amenuisement ou de la disparition de la forêt et aussi des grands animaux, comme partout ailleurs, où sévit la civilisation.

On voit donc qu'Adanson n'a pas été à proprement parler un explorateur, dans le sens habituel du terme; il n'a pas parcouru de vastes espaces inconnus, il n'a pas bravé de grands dangers ni supporté les responsabilités

(1) Cette question ne lui était cependant pas indifférente, car il a rédigé un mémoire (1753), dans lequel étaient préconisées les cultures à entreprendre au Sénégal, avec le concours de Noirs *libres*. Il ne fut entendu ni par le Ministre ni par la Compagnie.

qui sont la rançon fatale de la pénétration dans des pays inconnus; il s'est trouvé dans des conditions très spéciales, il a pu mener, au milieu d'une nature où tout était à découvrir, une vie calme, presque sédentaire, sans autres risques que ceux dus au climat, sans autres traverses que la mesquinerie de ses compagnons et parfois de certains de ses chefs, mesquinerie longuement relevée par lui dans ses lettres. Il a mené une vie isolée, pendant laquelle il était intellectuellement ramassé sur soi et qui a laissé une empreinte ineffaçable et des plus fâcheuses sur son caractère; ainsi s'expliquent l'originalité de son esprit, sa puissance de réflexion, mais aussi la singularité qui a fait le malheur d'une grande partie de son existence.

Adanson recueillait d'immenses collections, qu'il conservait en partie pour soi, mais dont il envoyait une part à Bernard de Jussieu, quand il s'agissait de plantes, d'Insectes, de coquilles; à Réaumur, en ce qui concernait les Oiseaux. Il est curieux de constater dans sa correspondance comment il ne communiquait aux de Jussieu que des plantes dont il avait déjà fait la description, leur demandant avec insistance de rectifier au besoin ses déterminations et de lui signaler tout ce qui était nouveau, afin de lui permettre de le nommer lui-même. Il témoignait ainsi sa confiance en ses maîtres, mais non sans réserves pour l'avenir.

N'ayant guère à sa disposition, en fait de livres, que ceux de Tournefort et de Linné, il était sans cesse arrêté dans ses déterminations. Il s'efforçait alors d'établir des rapprochements avec ce qu'il se souvenait d'avoir vu à Paris, chez les de Jussieu et chez Réaumur, et ce travail cérébral continu l'a conduit peu à peu à la conception de sa méthode naturelle de classification, plus tard il l'appellera *universelle*, dont il entretient les de Jussieu dans une lettre du 1^{er} août 1750, à quoi il fera allusion

plus tard et qui ne semble pas avoir été publiée; aussi est-il intéressant de la reproduire textuellement, car elle est d'un grand intérêt.

« J'ai trouvé une façon de décrire bien différente de celle que j'usitois dans le temps de mon premier envoi, et c'est la seule que je crois bonne et utile, parce que non seulement elle comprend absolument toutes les parties des différents corps naturels, mais encore par ce qu'elle décrit ces parties dans toutes les qualités qui leur sont propres. Vous en verrez un échantillon dans la description presque entière que je vous donne par un papier séparé du nouveau genre de plante n° 1, dont le nom français est *Pareturier* et auquel j'ai imposé celui de *anarorhiza* que vous verrez inscrit en tête. Il ne manque à cette description que peu de chose que j'ai retranché et que je me réserve. Je me sers de la même façon pour décrire les pierres, les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, les insectes et les vers. Il n'est suivant moi que cette seule méthode qui puisse conduire à découvrir les classes naturelles, à les diviser en familles et en genres naturels et à trouver les véritables différences spécifiques. Suivant les observations que j'ai déjà faites et qui ne sont pas en petit nombre, j'ai couché un prospectus d'histoire naturelle ou pour mieux dire je me suis dressé sur la division naturelle des classes et des familles de chacun des 3 royaumes naturels un plan que je compte par un travail de toute ma vie (quoi que la vie d'un homme soit bien courte pour un ouvrage si immense) que je compte, dis-je, perfectionner et conduire avec succès à la fin. Je crois avoir trouvé cette division naturelle, ou du moins une bien approchante, et j'en suis d'autant plus convaincu que j'aperçois une analogie assez exacte de la division que je fais des classes et des familles des Plantes avec celles des animaux; j'y trouve des caractères nouveaux et qui quoique visibles et sensibles à un chacun n'ont cependant point encore été découverts. Il y a peut-être de la vanité à un jeune homme de 23 ans comme moi de vouloir penser être déjà docteur tandis qu'il ne fait encore que commencer. Il est vrai, messieurs, je suis jeune mais il n'est que la différente façon de travailler des uns ou des autres qui fasse faire de plus grands progrès à ceux-ci, et de moindres à ceux-là. Ne taxez point du nom d'amour-propre cette simple exposition que je vous fais des petites lumières que j'ai commencé à acquérir depuis que je travaille seul dans ce pays. J'aurai lieu de vous en faire une plus ample à mon retour en France dans une couple d'années. Si je fais quelques progrès dans notre science, je ne le dois qu'aux bons principes que vous avez bien voulu me donner, Messieurs, et

dont vous m'avez développé les secrets d'une manière plus particulière qu'à tout autre : vous pouvez être fortement persuadés que vous n'avez pas semé dans une terre ingrate et sans reconnaissance. Enfin je commence à sentir l'utilité d'un travail fondé sur l'exactitude des observations, et, c'est cette exactitude qui jusqu'à présent a été négligée qui me conduit pas à pas et assez aisément à la solution du système dont j'ai établi les premiers fondements. Je compte que ce travail sera utile attendu la grande exactitude que je donne à mes observations et comme je sens mon tempérament bien changé, si malheureusement la Parque en voulait à mes jours (ce qu'à Dieu ne plaise) je serais fâché que mes papiers tombassent entre d'autres mains que les vôtres, et en pareil cas je les destine à vous seuls, vous y trouverez des observations très curieuses et de la dernière exactitude, car je n'y refuse pas mes peines, et si l'on a accordé à Artedi⁽¹⁾ la flatteuse louange d'avoir passé des journées entières à la description d'un seul poisson ou d'une seule plante, l'on peut ne me pas refuser cette qualité car je tâche de l'imiter en ce point. »

Dans toutes ses lettres, Adanson ne manquait jamais de manifester à Bernard son respect et sa reconnaissance, l'une d'elles renferme une note d'humilité qui ne lui était pas habituelle.

« L'honneur que vous me faites écrit-il » le 1^{er} août 1750 « d'imposer mon nom au Calebassier est au-dessus de ce que je puis jamais mériter. Épargnez je vous prie mon humilité et mon peu de hardiesse pour quelque temps du moins jusqu'à ce que j'aye fait paroître quelque ouvrage qui me fera connoître. L'obligation que je vous ai de toutes façons de vouloir bien penser à un si petit sujet que moi surpasse tous les termes que je puis employer pour vous en marquer ma reconnaissance. »

Ce Calebassier est le *Baobab*. Linné a adopté pour lui le nom d'*Adansonia*, proposé par Bernard, et que ne voulut jamais accepter Adanson, qui a employé uniquement celui de *Baobab*.

B. de Jussieu, d'ailleurs, ne cessait de lui donner des preuves de sa bienveillance; c'est ainsi qu'il avait obtenu

(1) J. F. Artedi était un élève de Linné mort prématurément.

pour lui (1751) une nomination de Naturaliste à l'Île de Bourbon. Adanson, bien que tenté par une situation supérieure à celle qu'il avait au Sénégal, refusa à cause du long voyage maritime à effectuer pour rejoindre ce poste, étant donné l'affreux mal de mer s'acharnant sur lui, dès qu'il mettait le pied sur un bateau. Le récit de cette appréhension malade de la mer revient souvent sous sa plume.

Enfin, je citerai une information pittoresque (20 août 1751) :

« Je vous joins aussi dans un autre cornet les feuilles d'une espèce de *Lawsonia* que les Nègres Ouolofers nomment Foudenn; la poudre de ces feuilles sert aux coquettes du Pays pour l'embellissement de leurs ongles. Cette Poudre mêlée avec assez d'eau pour lui donner une consistance de pâte, et appliquée pendant 4 à 6 heures de temps sur les ongles, leur communique sans aucune douleur, une belle couleur de vermillon foncé qui dure près de six mois. J'en ai fait l'épreuve sur les ongles de mes Doigts du Pied, dont le coloris n'a disparu qu'au bout de cinq mois, temps auquel toute l'ongle avoit été chassée des doigts par son accroissement. Cette couleur ne se communique qu'aux ongles et non aux chairs, ou s'il se communique aux chairs, ce n'est que pour peu de jours. Ce secret pourroit être employé par nos dames pour donner du vif à leurs ongles et leur servir d'ornement. »

Sans doute, s'il revenait parmi nous, Adanson serait-il satisfait d'avoir été écouté au moins une fois et sur une question d'une telle importance, celle du *henné*, déjà cher aux beautés du temps des Pharaons !

Après 4 ans et 4 mois de séjour au Sénégal, il quitte pour toujours la colonie.

Il débarque à Brest, le 4 janvier 1754, et arrive à Paris, le 18 février, rapportant d'innombrables caisses bondées de collections botaniques, zoologiques, ethnographiques, géologiques, renfermant aussi des monceaux de papier, où sont relatées ses remarques sur les sujets les plus divers : plantes utiles, animaux, relevés du cours du fleuve,

observations météorologiques et astronomiques, dictionnaires et grammaires de langues indigènes, que sais-je encore ? Son cerveau est rempli d'observations personnelles et bouillonne d'idées originales de caractère varié, brassées au cours de ses années de solitude intellectuelle sous le soleil ardent du Sénégal.

Il débarque, avec la volonté bien arrêtée de marcher à la conquête du premier rang parmi les naturalistes de son temps.

G. Cuvier a donné de sa mentalité à cette époque, une lumineuse appréciation qui mérite d'être rappelée.

« Que l'on se représente un homme de vingt et un ans, quittant pour ainsi dire les bancs de l'école, encore en grande partie étranger à tout ce qu'il y a de routinier dans nos sciences et dans nos méthodes, presque sans livres, et ne conservant guère que par le souvenir les traditions de ses maîtres : qu'on se le représente transporté subitement dans un pays barbare, avec une poignée de compatriotes que le langage seul rapproche de lui, mais qui ignorent ses recherches ou les dédaignent ; livré par conséquent pendant plusieurs années à l'isolement le plus absolu, sur une terre nouvelle, dont les météores, les végétaux, les animaux, les hommes, ne sont point ceux de la nôtre. Ses vues auront nécessairement une direction propre, ses idées une tournure originale ; il ne se traînera pas dans nos sentiers battus ; et si d'ailleurs la nature lui a donné un esprit appliqué et une imagination forte, ses conceptions porteront l'empreinte du génie. Mais, n'ayant point à les faire passer dans l'esprit des autres, sans adversaires à combattre, sans objections à réfuter, il n'apprendra point cet art délicat de convaincre les esprits sans révolter les amours-propres, de détourner insensiblement les habitudes vers des routes nouvelles, de contraindre la paresse à recommencer un autre travail. D'un autre côté, toujours seul avec lui-même et sans objet de comparaison, prenant chaque idée qui lui vient pour une découverte, jamais exposé à ces petites luttes de société qui donnent si vite à chacun la mesure de ses forces, il sera enclin à prendre de son talent des idées exagérées, et n'hésitera point à les exprimer avec franchise.

» Ce qu'un tel jeune homme devait devenir, M. Adanson le devint ; ceux qui l'ont connu ont dû observer en lui tout ce qu'il y a de bon et de mauvais dans ce portrait, et de ce caractère une fois donné se

déduit presque nécessairement le sort de ses ouvrages et celui de sa personne. »

Ce sort, quel fut-il ? Adanson reçut un accueil chaleureux de ses maîtres. Ses collections attirèrent vivement l'attention des naturalistes et des négociations laborieuses, qui ne durèrent pas moins de dix ans, s'engagèrent entre Buffon et lui pour leur vente au Jardin du Roi. L'achat eut lieu, en 1765, contre le paiement d'une pension.

Par ailleurs, notre voyageur, nommé Botaniste du Roi, avait reçu une demeure au Grand-Trianon. En 1758, il était devenu Censeur royal des livres, il en conserva les fonctions pendant trente années.

Travaillant sans relâche, dès 1757, il faisait paraître le premier volume d'une *Histoire naturelle du Sénégal*, puis, en 1759, il lut à l'Académie le plan de son œuvre écrite la plus importante : *Les Familles des plantes*, qui ne verra le jour que quatre ans plus tard, mais lui ouvrit sans retard les portes de l'Académie et de la Société royale de Londres. C'est là qu'est exposée la méthode à laquelle il fait allusion plus haut, méthode *empirique* ou d'*expérience*, comme l'a définie G. Cuvier dans l'exposé que voici :

« celle [la méthode] de la comparaison effective des espèces, et il imagina pour l'appliquer un moyen qui lui est propre et qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme infiniment ingénieux.

» Considérant chaque organe isolément, il forma de ses différentes modifications un système de division dans lequel il rangea tous les être connus. Répétant la même opération par rapport à beaucoup d'organes, il construisit ainsi un nombre de systèmes, tous artificiels, et fondés chacun sur un seul organe arbitraire.

» Il est évident que les êtres qu'aucun de ces systèmes ne séparerait seraient infiniment voisins, puisqu'ils se ressembleraient par tous leurs organes; la parenté serait un peu moindre dans ceux que quelques systèmes ne rassembleraient pas dans les mêmes classes; enfin, les plus éloignés de tous seraient ceux qui ne se rapprocheraient dans aucun système.

» Cette méthode donnerait donc une estimation précise du degré d'affinité des êtres, indépendante de la connaissance rationnelle et physiologique de l'influence de leurs organes, mais elle a le défaut de supposer une autre connaissance qui, pour être simplement historique, n'en est pas moins étendue ni moins difficile à acquérir, celle de toutes les espèces et de tous les organes de chacune. Un seul de ceux-ci négligé peut conduire aux rapports les plus faux, et M. Adanson lui-même, malgré le nombre immense de ses observations en fournit quelques exemples.

» C'est là ce qu'il appelait sa *méthode universelle*, et c'est aussi l'idée mûre qui domine dans tous ses grands ouvrages imprimés ou manuscrits.

» On a pensé aussi que M. Adanson, élève de Bernard de Jussieu, avait recueilli dans les leçons de son maître les premiers germes de quelques-unes des familles; mais, cette conjecture fût-elle fondée, sa gloire y perdrait peu. S'il profita de ces leçons, c'est en homme de génie qu'il le fit. Le plan général de son livre, les principes directs qu'il établit, sa marche franche et hardie, tout cela est bien à lui, et ce n'est pas ainsi qu'on emprunte. Quelques erreurs même que Bernard de Jussieu avait évitées prouvent l'originalité du travail de M. Adanson. Elles venaient toujours de la même cause, la négligence de quelque organe important : et ce n'était pas pour avoir établi ses distributions sur un nombre trop petit de systèmes partiels, car il avait commencé par en faire 65, fondés sur autant de considérations différentes; mais c'est, comme nous l'avons insinué, faute d'avoir bien saisi le principe fécond de la subordination des caractères. »

Cette œuvre dénote une énorme érudition et beaucoup d'ingéniosité, elle renferme une quantité considérable d'observations personnelles et de vues d'ensemble, elle n'eut pas cependant le succès qu'attendait son auteur; elle est restée presque sans action sur le développement de la botanique de son temps, à l'inverse de la méthode naturelle de Bernard de Jussieu développée par Antoine-Laurent. Il n'y a pas de place ici pour la recherche des causes multiples d'une telle disgrâce et d'un tel succès; elles sont faciles à découvrir et elles ont été souvent discutées; on a même cherché dans certains passages des *Familles des plantes* et de travaux inédits postérieurs,

publiés après la mort de l'auteur, des allusions au principe de la subordination des caractères, mais il semble bien que, s'il n'a pas été méconnu par Adanson, celui-ci n'a pas su en faire, comme de Jussieu, la pièce maîtresse de son système.

Reprenons le récit du cours de l'existence de notre botaniste.

Trois lettres de lui au Duc de Choiseul, datées de juin et juillet 1763, ainsi qu'un long mémoire, ont fait connaître des négociations concernant un projet qui eût pu avoir d'utiles conséquences, s'il avait été réalisé.

A cette époque, le Ministre de la marine, préoccupé de la fondation dans l'Amérique tropicale d'une colonie destinée à compenser dans une certaine mesure la perte du Canada que venait de consommer le Traité de Paris, avait proposé à Adanson d'entreprendre un voyage en Guyane pour en étudier les productions naturelles. Malgré sa terreur du mal de mer, celui-ci avait saisi avec empressement cette occasion de poursuivre ses recherches dans des contrées nouvelles pour lui, au moment même où il publiait son ouvrage sur *Les Familles des plantes*. Ses lettres donnent une idée du programme fort étudié qu'il avait conçu et qui comprenait des tentatives d'introduction à Cayenne d'animaux, de plantes, au premier rang de quoi était placé le Gommier, qu'il aurait cherché à se procurer lui-même à Gorée, seul lambeau resté à la France du Sénégal, tombé, depuis 1758, entre les mains des Anglais ⁽¹⁾.

Il demandait à partir d'urgence, en août de cette même année, époque favorable à son dessein, mais nous

(1) Il avait repoussé les offres qui lui avaient été faites de leur céder, moyennant une forte rémunération, ses observations géographiques et ses levés cartographiques (1760).

voici revenus à cette expédition du Kourou dont j'ai rappelé les douloureuses péripéties ⁽¹⁾, en indiquant le rôle qu'y jouèrent deux des nôtres, le Chevalier Turgot et Thibault de Chanvalon.

Là aussi des difficultés financières, ou des négligences administratives, firent renvoyer le départ d'Adanson à l'année suivante; alors il était trop tard, les événements se précipitaient qui allaient se terminer par le désastre que l'on sait.

Cet appel de Choiseul à Adanson s'explique, sans doute, non seulement par la réputation que lui avait valu son voyage au Sénégal, mais encore par ce fait que, comme lui, Thibault de Chanvalon était, à l'Académie, le Correspondant de Bernard de Jussieu, que fréquentait aussi Turgot; or celui-ci lui avait fait de fréquentes demandes de renseignements botaniques, avant de partir pour Cayenne.

Des déceptions vont se produire et bientôt se multiplier. En 1769, à la suite d'une grave maladie de Louis XV, le Jardin de Trianon, si riche en plantes rares, fut partiellement délaissé. Adanson a prétendu, sans qu'il ait été possible de vérifier cette assertion, que le Roi avait fait construire au milieu de ce jardin un pavillon destiné à lui, Adanson, et à ses collections, et d'où il dut décamper. Peut-être l'histoire est-elle plus simple : Louis XV avait donné au Dauphin, lors de son mariage, les deux Trianon et c'est dans le pavillon en question que fut installée la future Reine Marie-Antoinette.

Lorsque L.-G. Le Monnier demanda un suppléant pour sa chaire du Jardin du Roi (1770), Antoine-Laurent de Jussieu fut nommé et non pas Adanson.

Enfin, peu après, Buffon est atteint d'une dangereuse maladie; il semble que sa succession va s'ouvrir et

(1) Cf. t. III, page 64.

Adanson a raconté qu'elle lui avait été promise depuis longtemps. La guérison de l'illustre naturaliste fut donc une grosse déception pour lui.

Entre temps, il travaillait à l'achèvement de son *Histoire naturelle du Sénégal* et cherchait vainement un éditeur, celui qui avait publié le premier volume étant en faillite.

En 1772, il ouvre un cours public d'histoire naturelle à la ville et à la campagne, on ne sait trop où. Ce qui en a été publié, en 1845, par son neveu, montre quel a dû en être l'intérêt et combien d'idées nouvelles il a semées alors et qui n'ont pas germé.

C'est vers cette même année qu'Adanson voulut réaliser un rêve fabuleux mûrissant dans son cerveau depuis son séjour en Afrique, l'entreprise d'une *Encyclopédie universelle*, devant embrasser toutes les sciences de la nature, qu'il avait l'ambition et la prétention d'exécuter sans aucun collaborateur ⁽¹⁾. Le plan exposé à l'Académie royale, le 15 février 1775, était véritablement stupéfiant : environ 60 volumes in-4^o, sans compter des dictionnaires comportant 200 000 mots, des planches au nombre de 40 000, d'innombrables annexes. En histoire naturelle, l'auteur rejette la nomenclature binominale de Linné et lui substitue des noms barbares, empruntés souvent à des langues exotiques, y compris les langues nègres du Sénégal, ou résultant de l'accouplement bizarre de syllabes, groupées arbitrairement. Il préconise et applique dès lors une réforme phonétique de l'orthographe française, donnant à notre belle langue un aspect hirsute.

(1) Elle avait pour objet de remplacer l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert (1751-1780), formée de 35 volumes in-folio. L'idée d'Adanson fut reprise par Charles-Joseph Panckoucke avec l'aide de nombreux collaborateurs. Son *Encyclopédie méthodique* parut de 1783 à 1832 et comporte 166 volumes in-4^o.

Le rapport des commissaires de l'Académie (4 mars 1775) montre qu'un tel projet est irréalisable; un nombre considérable des cartons déposés ne renferment d'ailleurs que les titres de vagues projets, des figures découpées dans les ouvrages antérieurs, mais à côté, que d'articles intéressants, d'ébauches ou d'exposés d'observations précises !

Les rapporteurs conseillent à l'auteur d'abandonner tout le fatras déjà accumulé, d'en extraire et d'en publier les recherches personnelles, les dissertations achevées, dont le très grand intérêt n'était pas douteux.

Adanson n'était pas homme à accepter une semblable leçon; il refuse; il va se replier de plus en plus sur soi-même, mais avec sa chimère. A la suite d'un voyage dans l'Europe occidentale (1779), où il recueille des documents botaniques et géologiques, il renonce à toute publication. Nommé Pensionnaire de l'Académie, en 1782, il n'y paraîtra plus guère. Il s'enferme dans sa maison, plus que jamais, il est l'homme du désert. Il ne voit presque plus personne. En 1784, après quinze ans de mariage, il divorce même, à l'amiable, sous prétexte que la vie commune lui fait perdre trop de temps.

Ce séquestré volontaire est bientôt presque oublié de la plupart de ceux qui l'entourent. Jour et nuit, il travaille sans relâche à son Encyclopédie, vivant accroupi à la façon des Nègres du Sénégal, au milieu d'un monceau de papiers, qu'il couvre de sa fine écriture, les remuant, les classant, les reclassant sans cesse; dans ce travail de Pénélope, il veut ignorer et il dédaigne tout ce qu'ont fait ou font ses prédécesseurs et ses contemporains.

Cependant il reste bienveillant (*Pl. LVII*) pour ceux arrivant à forcer la consigne donnée à une vieille servante qui lui prodigue des soins dévoués. Il est désintéressé et résigné, il ne se plaint jamais de toutes ses infortunes, et cependant il est à peu près complètement ruiné, car

la Révolution a été désastreuse pour lui, elle lui a enlevé jusqu'aux maigres pensions qu'il recevait du Roi, en payement de ses collections, et aussi celle de l'Académie.

Malgré cet effacement volontaire, il ne fut cependant ni oublié ni mésestimé de ses collègues et du Gouvernement. Lors de la création de l'Institut national, il fut le premier élu dans la Section de botanique de la Première Classe et il reçut de l'État une modeste pension.

Il mourut, le 3 août 1806, de misère physiologique, après de longs mois de souffrances, stoïquement supportées, ne rêvant qu'à la gloire qui lui avait échappé et à son œuvre laissée inachevée.

Bien qu'il ait été le seul artisan de son malheur, on ne peut s'empêcher de s'incliner avec émotion devant le triste destin de cette grande figure de la science française.

*
* * *

Mon but étant surtout de considérer Adanson du point de vue colonial, je reviens à ses travaux effectués au Sénégal. M. Auguste Chevalier a pu retrouver chez un de ses descendants bien des documents qui, malheureusement, n'ont plus guère qu'un intérêt historique; car, restés inédits, ils n'ont pu participer, comme ils l'auraient dû, à l'épanouissement si merveilleux de la science à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e.

Adanson n'a publié que le premier volume de son *Histoire naturelle du Sénégal*, consacré au récit du voyage et à un *Traité des Coquillages*; celui-ci est du plus haut intérêt et Cuvier n'a pas manqué de le faire ressortir. La classification, en harmonie avec sa méthode universelle, était supérieure à celle de ses prédécesseurs, mais surtout, pour la première fois, dans un ouvrage de ce genre, on vit figurer dans l'étude des Mollusques, non

seulement la description de leur coquille, mais celle de l'animal lui-même.

Un prospectus résume le contenu projeté de huit volumes qui n'ont pas vu le jour; l'un d'eux devait être consacré à l'histoire physique comprenant la géographie, le géophysique et l'histoire civile, constituée par ce que l'on appelle aujourd'hui l'ethnologie.

A ce volume devait être rattachée l'histoire des minéraux ⁽¹⁾ : Adanson n'a laissé aucun écrit sur la minéralogie du Sénégal, mais sa correspondance montre qu'il envoyait fréquemment des produits du sol à Guillaume-François Rouelle, Membre de l'Académie (1703-1770), et c'est certainement de lui que ce chimiste tenait le fer natif qu'il a décrit et qui a tant intéressé les minéralogistes de la fin du XVIII^e siècle; Rouelle prouvait dans des démonstrations publiques que ce fer pouvait être forgé, sans avoir été au préalable fondu. Le minéralogiste suédois Wallerius en a fait son *fer vierge cubique* et signalé qu'il le devait à Adanson. Ce fer, dont l'origine météoritique n'est pas douteuse, est depuis lors cité dans les Traités consacrés aux météorites comme provenant de Siratik, dans le Bambouk; or, sur la carte de Buache, donnée par Adanson, on lit « Agnam, demeure du Siratik, roi des Peuls ». Il est plaisant de relever le caractère fautif de cette indication géographique, méprise inverse de celle de la fable du singe qui prenait le Pirée pour un nom d'homme.

(1) On a attribué à Adanson une *Lettre du duc de Noya-Carafa sur la tourmaline à M. de Buffon*, publiée à Paris, en 1759. Les Procès-verbaux de l'Académie du 10 mars 1759 indiquent que (sur la demande du duc de Chaulnes), le duc de Noya a fait devant l'Académie des expériences sur la tourmaline. Le rapport de Dortous de Mairan et de Daubenton (10 mars 1759) ne signale pas l'intervention d'Adanson, dont le nom est seulement cité dans la brochure offerte le même jour à l'Académie.

L'histoire des végétaux du Sénégal devait comporter deux volumes, celle des animaux cinq.

Adanson annonçait la description de 1600 objets spéciaux aux pays tropicaux, avec 200 représentés par 216 planches en taille-douce. Mais hélas, ce beau programme n'a pas été réalisé; s'il l'eût été, le Sénégal aurait été alors le pays tropical, et par suite la colonie française la mieux connue, aussi bien du point de vue scientifique qu'économique et il serait resté tel presque jusqu'à nos jours; je ne pense pas, en effet, qu'aucune des parties de la France d'outre-mer ait jamais été explorée par un naturaliste aussi complet qu'Adanson.

De tout cet effort, on n'a pu sauver que les quelques bribes publiées par lui : la première description qui ait été donnée du *Baobab*, avoir classé ce géant des arbres dans la famille des Malvacées, ces humbles plantes herbacées, est véritablement un éclair de génie; l'histoire botanique et commerciale des Gommiers, fournissant la gomme arabique; l'étude du *Taret*, ce Mollusque qui perfore le bois des navires et qu'Adanson a rapproché des Pholades; l'assimilation à l'électricité de la faculté engourdissante des Silures. C'est à lui encore que l'on doit la découverte et la première description du Palmier à huile. Puis, au point de vue économique, des observations intéressantes sur la culture et la préparation de l'Indigo extrait d'une espèce d'*Indigofera arrecta*, endémique en Afrique tropicale et qu'Adanson considérait comme supérieure à l'*Indigo tinctoria*, exploité dans l'Inde et dans les îles de l'Amérique. Lui encore a décrit une grande liane, appelée plus tard *Lonchocarpus cyanescens* Benth, de la région de l'île de Bissao, dont les feuilles fermentées fournissent une teinture noire employée par les Noirs soudanais.

Il faut remarquer que les questions d'application inté-

ressaient Adanson au même titre que celles d'ordre théorique. Dans ses *Familles des plantes*, il ne manque jamais de souligner toutes les propriétés susceptibles d'une utilisation pratique et singulièrement d'une utilisation médicale.

N'oublions pas enfin que tout ce qui touche à la philosophie botanique, dont son œuvre est imprégnée, a pour origine ses observations faites dans son jardin d'essai du Sénégal. C'est là qu'il a commencé, sur le Maïs, le Sorgho, le Pénicillaire, le Maïs, c'est-à-dire sur les céréales tropicales, les belles études continuées par lui en France sur les Blés et les Orges, car, dans toutes ses demeures successives, il s'est toujours réservé un jardin pour ses expérimentations.

Il fut un génétiste, avant que fut inventée la génétique et là encore, il fit marcher de pair la théorie et la pratique. Un des premiers il expérimenta sur des plantes cultivées, un des premiers aussi il fit des fécondations artificielles et des fécondations croisées.

Comme il l'avait appris de Bernard de Jussieu, il ne laissait à personne le soin de la moindre opération horticole, ensemençant, transplantant, greffant, sélectionnant lui-même. Dans son jardin de l'île du Sénégal, il a opéré sur le Ricin, le Tabac, les Haricots, le Cotonnier, le Grenadier, les Tubéreuses, pour continuer en France sur les Melons, les Courges, les Fraisiers, etc.

Il fut, enfin, un observateur sagace des maladies des végétaux, mais sans aller jusqu'à la notion des Champignons parasites, ce que l'on aurait mauvaise grâce à lui

fication plus souple, il a su prévoir les *espèces jordaniennes*, il a créé le terme de *mutation* et il a attribué aux *cas tératologiques* une importance méritée.

On peut dire encore que, dans cet esprit multiple, fait de contradictions de toutes natures, c'est cette intuition de la variabilité de l'espèce qui reste la plus manifestement constante et valable. Mais s'il est, comme on l'a prétendu, un précurseur du transformisme, il ne l'a pas prévu, et il faudrait, si on l'admet, lui joindre beaucoup d'autres. Cette remarque peut s'appliquer à bien d'autres observateurs de son temps dans les diverses branches des sciences naturelles, qui ont été conduits par intuition à frôler des découvertes importantes, à une époque où elles n'étaient pas encore viables.